

Robert Louzon

Introduction à *La Chine*

(1954)

Publié par la *Révolution prolétarienne* (1954)

Deux sortes de faits dominent l'histoire de la Chine.

La première, qui lui est commune avec toutes les civilisations d'irrigation, a trait aux rapports de la Chine avec ses voisins: les non-irriguants, les non-civilisés, les " Barbares ". Les invasions et les contre-invasions rythment, pour ainsi dire, durant deux millénaires, toute l'histoire de la Chine.

La seconde sorte de faits, et celle-ci ne se constate guère que chez elle, est constituée par les révoltes populaires.

Les Barbares

Les deux grandes conquêtes de la formidable révolution technique que constitue la révolution néolithique par laquelle s'ouvre l'accès de l'homme à la civilisation, furent la culture du sol et l'élevage du bétail. Or, ces deux techniques ne s'associent point et ne pouvaient s'associer. L'élevage, tel qu'il se pratique actuellement dans nos pays, suppose que, pendant la saison morte (celle durant laquelle la végétation se repose, que ce soit l'hiver ou l'été), on possède de quoi alimenter le bétail avec des provisions accumulées durant la saison de grandes végétations. Or, aux époques anciennes, les ressources alimentaires de la bonne saison sont généralement tout juste suffisantes pour nourrir le bétail durant cette seule saison. Lorsqu'arrive la morte saison, troupeau doit donc être conduit sous de nouvelles latitudes ou à de nouvelles altitudes, là où c'est maintenant la bonne saison, afin de trouver sa subsistance. De sorte que le nomadisme est étroitement lié à l'élevage.

Il en résulte que les deux grandes branches de la production alimentaire se sont développées séparément, chacune dans les contrées qui lui convenaient plus particulièrement. Tandis que la culture trouvait son terrain d'élection sur les terres irrigables, l'élevage le trouvait dans la steppe ou la prairie, l'une et l'autre fournissant, à la bonne saison, de vastes étendues d'herbes que le troupeau n'avait qu'à paître et qui sont plus nutritives que celles qui poussent sur des terres plus arrosées.

Aussi, s'est-il constitué, aussi bien chez les Jaunes que chez les Blancs ou que chez les Noirs, deux espèces de peuples, profondément différents, dont l'opposition est l'un des traits dominants de l'histoire: le cultivateur et le pasteur. Le cultivateur, au moins celui qui pratique la culture irriguée, est essentiellement sédentaire, le pasteur est essentiellement nomade; le premier se nourrit de ce qu'il cultive, c'est-à-dire principalement de céréales, blé, riz, maïs, c'est un granivore; le second s'alimente de viande, c'est un carnivore; l'un est rivé au fond de sa vallée, l'autre a pour domaine l'étendue immense de la prairie ou de la steppe; l'un est courbé sur le sol, l'autre se dresse de toute sa hauteur afin de mieux surveiller ses troupeaux; le premier travaille de ses bras, le second de ses jambes; n'ayant à faire qu'aux choses, le premier parviendra à son but par un labeur patient et constant, le second étant en contact avec des êtres, ce sont toujours deux volontés qui se heurtent et il lui faudra, à chaque instant, être le plus fort.

Cette opposition entre deux genres de vie et de travail des deux catégories de peuples les a conduits à se combattre continuellement.

Là où les terres irriguées ne se présentent que sous la forme d'oasis disséminés sur de grands espaces, les deux sortes d'hommes sont en contact étroit, les pasteurs nomadisant entre les oasis. Dans ce cas, la règle générale est que le pasteur établit sa domination sur l'oasis, le cultivateur devient le serf et, souvent même, l'esclave de l'éleveur nomade. Présentement encore, c'est le régime des oasis sahariennes: le nègre des oasis y est *l'haratin* des Touaregs du désert.

Par contre, lorsque l'irrigation recouvre une vaste étendue, d'un seul tenant, comme la vallée d'un grand fleuve, le nomade ne peut vivre entre les sédentaires, il lui faut rester au dehors et il ne peut, par conséquent, établir d'une façon permanente sa domination sur le cultivateur; cependant, attiré par les richesses du sol irrigué, il exerce sur ses habitants une pression constante à laquelle ceux-ci sont obligés d'opposer une résistance non moins constante. La masse et la compacité de cette paysannerie est généralement suffisante pour rendre sa résistance efficace, mais si, un beau jour, pour une raison ou pour une autre, cette résistance faiblit, alors c'est immédiatement l'irruption du nomade, c'est l'invasion: le pasteur établit sa domination sur les terres du cultivateur; toutefois, il ne peut la maintenir qu'à la condition de s'installer sur les terres occupées; de ce fait, il cesse d'être nomade, ce qui fait que tôt ou tard, il est amené à s'incorporer au peuple qu'il a vaincu, et devient, à son tour, sédentaire, voire même cultivateur.

On rencontre ce processus partout: Sémites envahissant la Chaldée et y fondant des empires, Turcs et Mongols déferlant dans la vallée de l'Indus et réalisant l'unité politique de l'Inde. Cependant, nulle part le contraste entre les deux espèces de peuples n'est plus accusé qu'aux frontières nord de la Chine, et nulle part, en conséquence, ce facteur n'a joué un aussi grand rôle qu'en Chine.

De part et d'autre de la Grande Muraille, ce symbole frappant de la barrière qui sépare le cultivateur du pasteur et de leur hostilité, vivent, en effet, l'archétype du paysan et l'archétype du pasteur.

D'un côté, le Chinois qui a poussé l'intensité de la culture aux extrêmes limites du possible, parvenant à vivre sur seulement six à sept ares de terrain et même sur cinq (E. Reclus); de l'autre côté, le Mongol, qui est à l'origine de toutes les plus vastes migrations, le seul vraiment grand nomade parce que, à la différence des pasteurs d'Arabie, il possède un moyen de déplacement incomparable: le cheval. Le cheval qui non seulement est capable de longs voyages, mais qui, en outre, permet de foncer à toute vitesse sur l'adversaire.

Ce qui permet au Mongol d'avoir le cheval, c'est que la Mongolie n'est point une steppe désertique comme celle du Proche-Orient, mais une steppe herbeuse qui se rapproche de la prairie, surtout au nord, plus près des forêts

sibériennes: les Chinois l'appellent la " terre aux herbes "; le pasteur n'est point obligé de se contenter du mouton qui sait brouter l'herbe la plus courte, ou du chameau qui se satisfait des dures tiges plus ligneuses qu'herbacées qui émaillent de loin en loin les contrées désertiques.

Intermédiaire donc entre la steppe et la prairie, la Mongolie permet au cheval, non seulement de vivre, mais d'avoir une alimentation suffisante pour que la femelle puisse, tout en allaitant sa progéniture, fournir un surplus de lait disponible pour l'homme. Où qu'aille le Mongol, si ce n'est au désert, son cheval lui fournira donc non seulement le transport, mais, par son lait et sa chair, sa propre nourriture, et même de quoi la préparer: sa viande sera mangée après avoir été attendrie par un séjour plus ou moins prolongé sous la selle.

De ces possibilités de déplacement, le Mongol usa et abusa. Toutes les grandes invasions historiques partent de la " terre aux herbes ". Ils étaient originaires de la Mongolie, ces Huns qui poussèrent jusqu'en Champagne, ces Avars qui allèrent jusqu'en Thuringe, ces Turcs, ces Bulgares, ces Hongrois qui s'établirent sur le pourtour ou au cœur même de l'Europe, et aussi les Tatars qui couvrirent la Russie, et les Mongols proprement dits qui s'avancèrent jusqu'aux portes de Vienne.

Tels étaient les voisins de la Chine, ses voisins les plus immédiats.

Et rien pour les séparer. A l'inverse de ce qui existe dans l'Inde, pas la moindre barrière montagneuse; pas la moindre forêt, pas le moindre cours d'eau. Des vallées irriguées du Wei et du Foen, berceaux de la Chine, on passe insensiblement par des plateaux de loess de plus en plus arides à la steppe mongole. Aux frontières nord et nord-ouest de la Chine, les steppes du Gobi et du Kou-Kou Nor logent sur quelque deux mille kilomètres les terres cultivées.

La Chine était donc largement ouverte aux " Barbares ", c'est-à-dire aux nomades. Mais, réciproquement, le pays des Barbares lui était largement ouvert. Aussi la Chine a-t-elle toujours répondu à l'invasion par la contre-invasion. La Chine a été aussi souvent envahie que l'Inde, sa sœur en civilisation d'irrigation, mais à la différence de l'Inde, séparée des barbares par les barrières de l'Himalaya et de l'Hindou-Kouch, qui n'est jamais sortie de chez elle, la Chine a envahi aussi souvent qu'elle a été envahie. Depuis le premier siècle avant l'ère chrétienne jusqu'à l'époque moderne, il y a eu presque toujours un *empire* chinois, c'est-à-dire un Etat englobant, outre la Chine, pays d'agriculture et d'irrigation, des contrées souvent immenses, habitées par des peuples n'ayant rien de commun avec les Chinois, en différant par la langue, la culture, le genre de vie et le mode de production. La Chine fut donc largement impérialiste.

Les luttes de classes

A l'inverse des Hindous, qui sont les plus religieux des hommes, les Chinois sont les êtres les moins religieux qui soient. Le peuple chinois est le seul peuple qui, dans son ensemble, soit athée. Je dis bien " athée ", sans dieu. La preuve en est que l'on est incapable de dénommer le dieu ou les dieux des Chinois, quelle que soit la soi-disant " religion " à laquelle ils appartiennent (exception, bien entendu, des petites minorités musulmane et chrétienne). Les " dieux " des Chinois sont simplement des hommes. Ce sont les " sages " dont l'enseignement sert de guide aux fidèles pour leur conduite privée.

Ces sages sont deux Chinois, Confucius et Lao-Tseu, pour les deux grandes " religions " indigènes, et, pour la religion importée, le bouddhisme, un Indien, Gautama, dont toute la vie se passa à combattre les prêtres de son pays (les brahmanes), qui finirent d'ailleurs par extirper complètement le bouddhisme de l'Inde, le délire religieux de ses habitants ne pouvant s'accommoder d'un moralisme pratiquement athée.

Ces trois hommes, Confucius, Lao-Tseu et le Bouddha Gautama sont des personnages historiques, ayant vécu quelque six cents ans avant l'ère chrétienne;

La raison de cet athéisme des Chinois doit être recherchée dans leurs conditions de vie et de travail.

L'homme dont la récolte dépend presque exclusivement des caprices de l'atmosphère est nécessairement religieux. C'est la nature, c'est " Dieu " qui lui dispensera l'abondance ou la disette. L'homme des contrées sub-désertiques et celui des pays où la mousson joue le rôle principal, croit donc en Dieu, que ce soit le dieu unique de l'Islam, ou les milliers de dieux de l'hindouisme.

Le paysan chinois dépend, lui, beaucoup moins de la pluie. Non point qu'il ne lui arrive pas, comme à tout le monde, de souffrir parfois de la sécheresse, mais la sécheresse n'est pas son fléau principal.

Le fléau principal de la Chine, c'est l'inondation. Le Fleuve Jaune, c'est-à-dire celui des deux fleuves chinois qui arrose la contrée où ont pris naissance la technique agricole chinoise, le peuple chinois, l'Etat chinois et l'idéologie chinoise, est sujet à des débordements terribles et fréquents qui le font s'étendre au loin et ravager sur des centaines de kilomètres les campagnes environnantes, l'amenant même parfois à creuser un nouveau lit très éloigné de son lit précédent. Rien que depuis l'époque historique, soit depuis le premier millénaire avant l'ère chrétienne, on compte pour le Fleuve jaune quatre grands tracés différents, sans tenir compte des modifications qui n'affectèrent que les environs de son embouchure, ou les tracés que le fleuve ne suivit qu'une année durant, tel celui de 1887, qui en fit temporairement un affluent du Fleuve Bleu; cette année-là, il se jetait dans la mer à 600 kilomètres de son embouchure actuelle, et à 800 kilomètres du lieu où il se jetait aux débuts de l'histoire.

Or, à la différence de la sécheresse, l'inondation est *contrôlable par l'homme*. C'est une question de *travail*. En l'état actuel de nos connaissances, l'homme ne peut pas plus empêcher de pleuvoir qu'il ne peut faire pleuvoir, mais si énorme que soit le volume d'eau que roule le fleuve enflé par la pluie, l'homme peut, avec suffisamment de travail, le contraindre à aller à la mer sans déborder; il suffit de construire le long des berges, des *digues* suffisantes.

Construire des digues et les entretenir, telle est donc la besogne fondamentale du paysan chinois du Fleuve Jaune. Besogne dure et qui ne laisse point de répit, mais de l'accomplissement de laquelle dépend sa subsistance. Le paysan chinois n'a que faire de prier: " Seigneur, donnez-nous notre pain quotidien! "; son pain quotidien dépend exclusivement de son effort quotidien.

C'est pourquoi le Chinois ne croit pas aux dieux, mais aux hommes.

Et cela a entraîné deux conséquences importantes.

La première est que, si la Chine n'est pas le pays des religions, elle est, par excellence, le pays de la philosophie, et tout particulièrement de celle qui concerne directement les hommes, de la philosophie morale. Le Chinois est aussi

essentiellement moraliste que l'Hindou est essentiellement religieux.

C'est pourquoi, à son époque "classique", plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, la Chine vit naître toute une série de grands philosophes dont les doctrines rappellent étrangement celles qui devaient fleurir en Europe... vingt siècles plus tard, au moment où l'Occident commença à se délivrer de la religion parce qu'il commençait à asseoir son pouvoir sur la nature par la science, tout comme le Chinois avait précédemment assis le sien par le travail.

Ainsi, Hsün-tzen (- III^e siècle) ⁽¹⁾, pour qui la nature humaine est fondamentalement mauvaise et qui charge l'Etat de la réfréner, c'est Hobbes (+ XVII^e siècle), dont, par ailleurs, il partage les conceptions purement matérialistes; Mencius (- IV^e siècle); pour qui la nature est fondamentalement bonne et qui, en conséquence, reconnaît le droit à la révolte (légitimant ainsi la pratique du paysan chinois), c'est Rousseau (+ XVIII^e siècle); enfin Mo-tseu (- V^e siècle) qui voit dans l'amour des hommes la base de la morale et y mêle des justifications utilitaires, fournit le modèle de la morale "sans obligation ni sanction" de notre Guyau (+ XIX^e siècle).

L'autre conséquence, plus importante encore, est d'ordre social.

C'est une banalité, mais une banalité d'une exactitude rigoureuse, de dire que l'un des principaux résultats de la religion est d'entretenir la soumission chez les déshérités, qu'elle est "l'opium du peuple", la "vieille chanson", le "do, l'enfant do, avec laquelle on endort le peuple, ce grand enfant."

Dès lors, il ne faut point s'étonner si un peuple non religieux est un peuple tout particulièrement porté à la révolte.

Aussi, à l'inverse de l'Inde, religieuse, dans la longue histoire de laquelle on ne trouve à peu près aucun mouvement social, aucune révolution, la Chine a toujours été le pays des révolutions politiques et des "réformes sociales".

Des révoltes considérables qui surgissent et s'enflent presque instantanément comme de véritables raz-de-marée, sont l'un des phénomènes quasi-cycliques de son histoire. Ces soulèvements sont généralement l'aboutissement du travail de sociétés secrètes. On les trouve à l'origine de presque tous les changements politiques importants.

Le conflit de classes ne se manifeste pas d'ailleurs seulement par intermittence, lors des grands mouvements populaires, il se traduit aussi d'une façon permanente, par l'opposition des deux "religions" indigènes.

La dualité des croyances de la vieille Chine ne fait que traduire, en effet, l'opposition des riches et des pauvres: le confucianisme est la religion, ou, plus exactement, la philosophie des bourgeois, le taïsme est celle des prolétaires. Confucianisme et taïsme remontent à la même époque, au - VI^e siècle environ, mais ils diffèrent autant que diffère la vie des classes qui les pratiquent. Le premier est essentiellement une morale petite-bourgeoise, une morale utilitaire; il fait songer à Flanklin et à Bentham. Le second est une espérance, la croyance en un développement progressif du monde selon des lois qui dépassent la volonté humaine; il évoque Karl Marx.

Confucius était, d'après les chroniques chinoises, un fonctionnaire; il commença par être inspecteur de la vente et de la distribution des grains et finit ministre de la Justice. Sa morale, sa philosophie, sa religion (comme l'on voudra, pour le bourgeois les trois choses se confondent), est celle du parfait fonctionnaire qui, avant tout, désire voir régner l'ordre. Or, pour que règne l'ordre, il ne faut pas d'excès de la part des puissants, et il faut du zèle de la part des travailleurs. Le chef de l'Etat devra donc être sans orgueil et dépenser avec économie, cependant que le peuple devra "mettre à profit toutes les saisons, tirer parti de toutes les terres, s'appliquer à ses devoirs et économiser avec sagesse pour nourrir le père et la mère" (Hiao-King). Rien d'ascétique, d'ailleurs, dans cette morale. Les fêtes, même orgiaques, ne sont pas à proscrire car il ne faut pas "tenir l'arc toujours tendu, sans jamais le débander" (Li-Ki).

Afin d'atteindre ces buts, les relations entre le souverain et le peuple doivent être calquées sur celles du père et des enfants.

La famille est le prototype de l'Etat. L'application des qualités familiales dans tous les domaines, voilà la vertu.

Pour ce qui est de la conception du monde, la philosophie confucienne se contente de reprendre une très ancienne croyance chinoise, selon laquelle le monde est essentiellement constitué de deux principes, le mâle et le femelle (le *yang* et le *ying*), qui sont complémentaires.

A cet utilitarisme social, à cette apothéose de la statique, Lao-Tseu, fondateur du taoïsme, dont la vie est à peu près inconnue, oppose la conception du devenir du monde.

Le monde est soumis au *taô*, sorte de puissance mystérieuse, que les Grecs appelaient *ananké*, que nous baptisons aujourd'hui des noms non moins mystérieux d'"évolution" ou de "nécessité historique", et que Chavannes définit ainsi: « Ce qui imprime aux êtres la direction suivant laquelle ils se développent; il est au fond ce qui cause leur marche en avant ».

Il s'en suit que la morale consistera à se conformer au *taô*, à suivre l'évolution des choses, à obéir aux lois du devenir social, tout en l'accompagnant. Ce que le grand philosophe chinois traduit par cette règle de conduite pratique dont le détachement hautain et magnifique ferait une excellente conclusion à la *Morale anarchiste* de Kropotkine :

*Créer sans garder,
Agir sans profiter,
Exceller sans dominer,
Telle est la voie.*

Nulle part ailleurs l'opposition des classes ne s'est manifestée avec autant de netteté et de force que dans l'opposition de ces deux philosophies. Ce sont, dans toute la force du terme, des philosophies de classe. D'un côté, la philosophie des satisfaits qui ne demandent qu'à ce que ça dure et qui formulent les règles qu'il convient de suivre pour que « ça dure » ; de l'autre, la philosophie des insatisfaits, des écrasés sociaux qui font confiance aux forces cachées de la nature, au « progrès », pour les sauver, si ce n'est eux, au moins leurs descendants. Certes, ces deux philosophies semblent avoir quelque peu dégénéré, le confucianisme dans le culte des ancêtres, le taïsme dans des pratiques de divination et d'astrologie, mais même sous ces formes inférieures, il est facile de retrouver les sentiments qui ont donné naissance aux deux systèmes de croyances, issus de deux conditions sociales contradictoires.

¹ Nous faisons précéder du signe - les dates qui sont antérieures à l'ère chrétienne, et du signe + les autres, quand il peut y avoir un doute.

Tels sont les deux facteurs principaux de l'histoire de la Chine : la constante présence de Barbares nomades aux portes du pays, ou même en son plein cœur une fois les portes forcées, et l'existence d'un peuple qui, ignorant le « frein » de la religion, ne croyant qu'en lui, est toujours prêt à la révolte dès que la situation devient intolérable. Ces deux facteurs réagissent d'ailleurs constamment l'un sur l'autre au cours de l'histoire, la révolte populaire étant souvent le fourrier de l'invasion étrangère, cependant que la contre-invasion chez les Barbares est souvent pour la Chine le moyen de mettre fin, au moins temporairement, à la lutte des classes.